

LA CROIX

Théâtre : « Ce qu'il faut dire », une ode à l'Afrique

Par Laurence Péan, le 27/2/2024 à 11h50

Une comédienne et une musicienne interprètent trois monologues de l'écrivaine franco-camerounaise Léonora Miano. Des mots politiques et poétiques sur la colonisation, qui frappent fort et percutent l'actualité.

Ce qu'il faut dire (1) s'inscrit dans la lignée des nombreux écrits que Léonora Miano a consacrés à l'histoire de l'esclavage et de la colonisation. Prix Goncourt des lycéens pour *Contours du jour qui vient* en 2006, prix Femina avec *La Saison de l'ombre* en 2013, la romancière et essayiste franco-camerounaise y propose une réflexion très personnelle sur l'Afrique, ses descendants, les « Afropéens » comme elle nomme ceux qui sont nés en Europe de parents issus du continent africain, et le racisme dont ils sont victimes. Détricotant un langage convenu pour en élaborer un autre, plus complexe et plus juste, elle décrit dans une argumentation sans concession les relations entre l'Occident, dominateur et conquérant, et l'Afrique, dont la population est le plus souvent réduite à sa couleur de peau et à son statut de victime.

Une mise en scène minimaliste

Après Stanislas Nordey qui avait adapté ce texte coup-de-poing en novembre 2021 au Théâtre national de Strasbourg, Catherine Vrignaud Cohen s'en empare dans une mise en scène minimaliste. Sur le plateau nu de la petite salle du Théâtre de La Reine blanche, deux jeunes femmes attendent en silence. C'est à la comédienne d'origine guadeloupéenne, Karine Pedurand, que revient de porter la parole puissante de Léonora Miano, l'Estonienne Triinu Tammsalu l'accompagnera à la guitare, mêlant accords et bruitages.

Théâtre : « Fajar », l'odyssée d'Adama Diop

Dans ce dialogue complice, les mots fusent, incisifs, tranchants, implacables. Que signifie se déclarer « blanc » et désigner les autres comme étant « noirs » ? Qui a décidé du nom que porterait « l'Afrique » ? Peut-on se libérer des assignations et être soi ? Autant de questions qui courent au long de cette prose engagée au souffle épique composée de trois tableaux – « La question blanche », « Le fond des choses » et « La fin des fins » dont les mots s'affichent en fond de scène.

Une note d'apaisement

Dans le premier tableau, l'intense et sensible Karine Pedurand s'adresse à un interlocuteur blanc invisible dans un échange âpre où percent la peur et la culpabilité. « *Cette affaire de couleur n'était qu'un stratagème, cette affaire de couleur n'était qu'un des rouages du système. Ta culpabilité n'a rien à voir avec moi. Ça se passe entre toi et toi.* »

Micro en main, la comédienne attaque le deuxième volet avec fougue, martelant les mots qui retracent l'histoire des conquêtes coloniales et leur lot de malheurs, de soumissions, d'humiliations... Et sa conséquence inéluctable qui se vit toujours aujourd'hui : l'immigration non désirée. « *L'Europe dont les multinationales font la pluie et le beau temps au sud du Sahara exige que les étrangers non communautaires se souviennent que la colonisation est terminée, qu'ils sont libres chez eux. Ils sont donc priés d'y demeurer.* »

Berlinale 2024 : l'Ours d'or pour « Dahomey » de Mati Diop, sur les restitutions d'œuvres pillées

Le ton s'adoucit dans la troisième partie qui s'achève sur une note d'apaisement que Triiunu Tammsalu accompagne de son archet caressant délicatement les cordes de sa guitare tandis que le souvenir de Martin Luther King plane au-dessus de la scène. « *J'ai fait un rêve, d'un pays autre, d'un pays nôtre* », murmure Karine Pedurant. Mais « *comment fraterniser quand les héros des uns sont les bourreaux des autres ?* ». La route sera longue, mais au bout se profile une lumineuse fraternité.

Jusqu'au 10 mars. Rens. : 01.40.05.06.96 et reservation@scenesblanches.com

(1) Publié par l'Arche en 2019.

Laurence Péan